LE *CONATUS* ENTRE SERVİTUDE ET PUİSSANCE D'AGİR : UNE LECTURE SPİNOZİSTE DU CAPİTALİSME CONTEMPORAİN AU MALİ

Minourou BAGAYOGO
Ecole Normale Supérieure de Bamako
bagayogominourou09@gmail.com

Résumé

Ce article envisage d'analyser le concept de conatus développé par Baruch Spinoza à la lumière du capitalisme contemporain au Mali. Il montre que le conatus, compris comme l'effort de persévérer dans son être, constitue un outil pertinent pour interpréter les transformations économiques, sociales et politiques que connaît le Mali. L'étude met en évidence que le capitalisme favorise à la fois les initiatives individuelles et la création de richesses, tout en générant des formes de précarité, d'inégalités et de dépendance qui limitent la puissance d'agir des individus. En confrontant la pensée spinoziste aux réalités maliennes, cette recherche souligne l'importance de la solidarité, de la coopération et de la justice sociale comme conditions d'un développement véritablement humain. Elle conclut que le conatus peut être compris comme un principe philosophique de résilience et de transformation sociale dans le contexte africain contemporain.

Mots-clés : *Conatus, Capitalisme, Emancipation, Développement au Mali.*

Abstract

This article examines Spinoza's concept of conatus in the light of contemporary capitalism in Mali. It argues that conatus, understood as the striving through which every being endeavors to persevere in its existence, provides a valuable philosophical framework for interpreting the economic, social, and political transformations currently shaping Malian society. The study demonstrates that capitalism simultaneously encourages individual initiative and wealth creation while producing

precariousness, inequality, and dependency, all of which restrict individuals' power to act. By bringing Spinoza's philosophy into dialogue with the Malian context, this research highlights the importance of solidarity, cooperation, and social justice as indispensable conditions for genuinely human development. It concludes that conatus can be reinterpreted as a philosophical principle of resilience, collective empowerment, and social transformation within the contemporary African context.

Keywords: *Conatus, Capitalism, Emancipation, Development in Mali.*

Introduction

Dans la philosophie moderne, peu de concepts possèdent une portée anthropologique et politique aussi féconde que celui de *conatus*, élaboré par Baruch Spinoza. Dans la troisième partie de l'*Éthique*, Spinoza définit le *conatus* comme l'effort par lequel « *chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être* ». Baruch Spinoza, (1993 : 133). Loin de désigner un simple instinct de conservation, cet effort constitue la dynamique même de l'existence, chaque individu tend à maintenir son être et, autant que les conditions le permettent, à accroître sa puissance d'agir. Comme le souligne Spinoza dans l'Éthique III, proposition 7 « *L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.*» Baruch Spinoza, (1993 : 133.) Le *conatus* est l'expression de l'essence actuelle de la chose. Chez l'être humain, le *conatus* prend notamment la forme du désir, comme le souligne Spinoza à la fin de la partie III de l'*Éthique* le désir est « *l'essence même de l'homme*». Baruch Spinoza, (1993 : 186.) Cette conception interdit de penser l'homme comme un sujet souverain constituant librement ses

propres désirs, ceux-ci se forment dans un réseau de déterminations corporelles, affectives et sociales.

Cette conception permet d'interroger sous un angle particulier les formes contemporaines de domination économique. Le capitalisme contemporain ne repose pas seulement sur la contrainte extérieure exercée sur les individus et les sociétés. Il mobilise également leurs aspirations, leurs désirs et leur volonté d'accroître leur puissance. L'autonomie, l'initiative individuelle, l'entrepreneuriat, la réussite personnelle, la compétitivité ou encore le développement personnel sont ainsi fréquemment présentés comme des moyens privilégiés d'accomplissement et d'émancipation. Pourtant, cette valorisation de l'initiative individuelle peut coexister avec des rapports économiques caractérisés par la précarité, la dépendance et de profondes inégalités. Une tension apparaît alors : comment un système qui sollicite constamment le désir d'agir et de se réaliser peut-il, dans le même mouvement, produire des formes de servitude ?

Cette interrogation acquiert une signification particulière lorsqu'elle est déplacée vers les sociétés africaines et, plus précisément, vers le contexte malien. La situation du Mali dans l'économie mondialisée invite en effet à penser la puissance d'agir non seulement à l'échelle de l'individu, mais aussi dans les rapports économiques et sociaux qui conditionnent son exercice. La dépendance à l'égard des capitaux et des marchés extérieurs, l'exploitation des ressources naturelles, la précarité de l'emploi et le poids de l'économie informelle caractérisent

notamment le contexte économique malien. À ces réalités s'ajoute la valorisation de l'entrepreneuriat individuel comme modèle de réussite, ce qui permet d'interroger les rapports entre désir, dépendance et puissance d'agir. Il ne s'agit toutefois pas de considérer les populations maliennes comme de simples victimes passives d'un système extérieur, mais de comprendre les mécanismes par lesquels leur puissance propre peut être orientée vers des finalités qui ne correspondent pas nécessairement à leurs intérêts individuels ou collectifs.

La philosophie spinoziste fournit précisément des instruments conceptuels permettant d'éclairer ce paradoxe. Chez Spinoza, la servitude ne signifie pas la disparition du *conatus*. L'homme asservi continue de désirer, d'agir et de chercher ce qu'il imagine être utile à sa conservation. La servitude désigne la condition dans laquelle l'homme, soumis à la puissance des affects, est davantage déterminé par des causes extérieures qu'il ne devient cause adéquate de ses propres actions. Baruch Spinoza, (1993 : 207.) Dès lors, la question n'est plus seulement de savoir si les individus sont libres d'agir, mais de déterminer au profit de quelles puissances leur désir est mobilisé. Dans quelle mesure le capitalisme contemporain parvient-il à capter et à orienter le *conatus* des individus en transformant leur désir d'autonomie en instrument de reproduction de rapports de dépendance ? Et comment, dans le contexte malien, cette même puissance désirante peut-elle devenir le principe d'une réappropriation de la capacité individuelle et collective d'agir ?

À partir de cette problématique, nous soutenons l'hypothèse que le *conatus* possède une dimension profondément ambivalente lorsqu'il est confronté aux mécanismes du capitalisme contemporain. Il peut être mobilisé par des dispositifs économiques qui orientent les aspirations individuelles vers la performance, la consommation, la concurrence et l'adaptation aux exigences du marché. Mais cette captation n'abolit jamais entièrement la puissance d'agir dont elle se nourrit. **Les mêmes dynamiques affectives et relationnelles qui peuvent diminuer la puissance d'agir peuvent, sous d'autres rapports et d'autres compositions, contribuer à son augmentation.**

Cet article se propose donc d'analyser, à partir de la philosophie de Spinoza, les formes de servitude que les logiques du capitalisme contemporain peuvent produire ou renforcer dans le contexte malien, tout en examinant les conditions d'une réappropriation[1] du *conatus*. L'enjeu central consiste à comprendre comment une puissance qui pousse les individus à persévérer dans leur être et à accroître leur capacité d'agir peut simultanément être orientée par des rapports économiques et sociaux susceptibles de limiter leur autonomie.

Sur le plan méthodologique, cette étude adopte principalement une approche philosophique, conceptuelle et critique. Elle procède, dans un premier moment, à une analyse

[1] Dans le cadre de cette analyse, la réappropriation désigne le processus par lequel l'individu recouvre l'exercice de sa puissance propre, jusque-là captée, orientée ou subordonnée à des puissances extérieures.

des concepts de *conatus*, de désir, d'affect, de servitude et de puissance d'agir dans l'*Éthique* de Spinoza. Il s'agit d'en dégager les relations conceptuelles afin de construire une grille d'analyse permettant d'interroger les formes contemporaines de dépendance. Dans un deuxième moment, cette grille conceptuelle est mise en dialogue avec certaines analyses critiques du capitalisme[2] contemporain afin d'identifier les mécanismes par lesquels les logiques économiques peuvent mobiliser, orienter ou capter les désirs individuels et collectifs. Enfin, ces catégories d'analyse sont confrontées au contexte malien à partir de réalités socio-économiques telles que la précarité de l'emploi, le chômage, l'importance de l'économie informelle, la dépendance à l'égard des marchés et des capitaux extérieurs, l'exploitation des ressources naturelles ainsi que la valorisation croissante de l'entrepreneuriat individuel. Il ne s'agit donc pas de mener une enquête empirique de terrain, mais d'effectuer une lecture philosophique et critique de ces réalités à partir des catégories spinozistes. Les données et travaux socio-économiques mobilisés ont ainsi une fonction de contextualisation et d'appui à l'analyse philosophique, et non celle de constituer une démonstration statistique exhaustive de la situation économique du Mali.

Le fil conducteur de l'étude repose sur le rapport entre *conatus*, captation et réappropriation de la puissance d'agir. Le raisonnement suivra un mouvement en trois étapes. Il s'agira d'abord de montrer que le *conatus*, en tant qu'effort de persévérance et puissance désirante, constitue

[2] Il s'agit notamment des critiques du capitalisme développées dans les travaux de Frédéric Lordon et d'Herbert Marcuse.

le fondement à partir duquel peuvent être pensées aussi bien la servitude que l'émancipation. Nous examinerons ensuite comment certaines logiques du capitalisme contemporain peuvent s'appuyer sur cette puissance désirante et l'orienter vers des conduites favorisant la performance, la concurrence, la consommation, l'adaptation et l'entrepreneuriat de soi. Cette deuxième étape permettra d'analyser la manière particulière dont ces mécanismes peuvent se manifester dans le contexte socio-économique malien. Enfin, nous examinerons les conditions dans lesquelles le *conatus*, sans cesser d'être déterminé par des relations sociales et affectives, peut être recomposé de manière à accroître la puissance individuelle et collective d'agir.

1. Le *conatus* : une ontologie du désir et de la puissance

La philosophie de Baruch Spinoza repose sur une conception de la réalité dans laquelle tous les êtres sont des modes de l'unique substance infinie qu'il nomme Dieu ou la Nature (*Deus sive Natura*). Cette conception est formulée dans *L'Éthique* lorsqu'il écrit : « *J'entends par Dieu un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie* ». Baruch Spinoza, (1993 : 11-12.) Dans cette perspective, chaque être possède une essence singulière qui s'exprime dans l'effort par lequel il persévère dans son être et déploie sa puissance d'agir. C'est cette dynamique que Spinoza désigne sous le terme latin de *conatus*. Hérité de la physique de la Renaissance, le concept

de *conatus*, dérivé du verbe latin *conari* (« s'efforcer »), désigne l'effort fondamental par lequel chaque être tend à persévérer dans son existence et à exercer sa puissance propre. Frédéric Lordon, (2003 : 120). Chez Spinoza, le *conatus* n'est ni une simple volonté consciente ni un instinct biologique. Il est l'essence même de chaque chose, en tant qu'elle tend à se maintenir et à s'affirmer dans l'existence. Dans *L'Éthique*, le philosophe formule cette idée de cette manière : « *Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être*». Baruch Spinoza, (1993 : 133.) Le *conatus* ne renvoie pas à un simple instinct biologique de survie[3]; Baruch Spinoza, (1993 : 135) il constitue l'essence même de chaque individu en tant qu'il tend à persévérer dans son être, sa puissance d'agir pouvant être augmentée ou diminuée par les affections et les rencontres auxquelles il est soumis. Ainsi, vivre signifie avant tout persévérer dans son être, développer ses capacités et rechercher les conditions favorables à l'accroissement de sa puissance d'agir. Pour l'être humain, le *conatus* s'exprime notamment sous la forme du désir[4] Baruch Spinoza, (1993 : 135), que Spinoza ne définit pas à partir du manque, mais comme l'expression de l'essence active de l'homme en tant qu'elle est déterminée à produire certaines actions.

[3] Chez l'homme, Spinoza distingue notamment **volonté, appétit et désir** en fonction de la manière dont l'effort est considéré, entre l'Appétit et le Désir, il n'y a aucune différence, si ce n'est que le désir se rapporte généralement aux hommes en tant qu'ils sont conscients de leur appétit, et c'est pourquoi il peut être ainsi défini, savoir : le désir est l'appétit avec conscience de lui-même.

[4] Spinoza affirme « *En outre, entre l'Appétit et le Désir, il n'y a aucune différence, si ce n'est que le désir se rapporte généralement aux hommes en tant qu'ils sont conscients de leur appétit, et c'est pourquoi il peut être ainsi défini, savoir : le désir est l'appétit avec conscience de lui-même.* »

Dans une lecture contemporaine du concept, Lordon décrit ainsi le *conatus* comme « *l'impulsion qui fait passer du repos au mouvement* ». Frédéric Lordon, (2010 : 18.) Cette formulation met l'accent sur la dimension dynamique de la puissance d'exister. Chez Spinoza, il exprime la puissance, le dynamisme et la vitalité propre à l'existence humaine. Le *conatus* constitue ainsi l'essence actuelle de chaque chose ; chez l'être humain, cet effort s'exprime notamment comme appétit et, lorsqu'il est accompagné de conscience, comme désir[5]. Baruch Spinoza, (1993 : 133). D'un point de vue ontologique, le *conatus* ne contient aucune finalité transcendante ni aucun objet qui lui serait assigné par avance. Les objets particuliers du désir se déterminent dans le réseau des affections et des rencontres auxquelles l'individu est soumis. Il correspond à l'essence dynamique de l'être humain, comme le souligne Spinoza lorsqu'il affirme que « *l'esprit s'efforce d'imaginer seulement les choses qui posent sa propre puissance d'agir.*» Baruch Spinoza, (1993 : 176.) La théorie du *conatus* permet également de comprendre la dynamique de la joie et de la tristesse : la joie correspond au passage à une plus grande perfection, c'est-à-dire à un accroissement de la puissance d'agir, tandis que la tristesse correspond à sa diminution.

Cette conception rompt avec les traditions philosophiques qui attribuent à l'homme une finalité transcendante ou une vocation extérieure à lui-même. Pour étayer cette thèse, il convient de se référer à la pensée de

[5] Cette affirmation s'appuie sur la proposition selon laquelle « *l'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.*» Cette citation met en évidence l'idée que le *conatus*, c'est-à-dire la tendance de tout être à persévérer dans son existence, constitue l'expression même de son essence.

Spinoza, qui affirme que « *la Nature n'a aucune fin à elle prescrite, et que toutes les causes finales ne sont rien que des fictions humaines* ». Baruch Spinoza, (1993 : 53.) Pour Spinoza, aucun être n'agit en vue d'une fin imposée de l'extérieur[6] ; chacun agit selon la nécessité de sa propre nature. Le *conatus* exprime donc une dynamique immanente, c'est-à-dire une force interne qui anime tous les êtres sans recours à une cause finale extérieure.

2. Le capitalisme : mobilisation et capture du *conatus*

Le *conatus* s'exprime, chez l'être humain, notamment sous la forme du désir. Celui-ci ne doit pas être compris comme l'expression d'un manque, mais comme celle de l'effort par lequel chaque individu tend à persévérer dans son être. Spinoza définit en effet le désir comme « *l'appétit avec conscience de lui-même* ».Baruch Spinoza, (1993 : 135). Le désir exprime ainsi la puissance propre de l'individu plutôt que la recherche d'un objet destiné à combler une absence. Il ne faut toutefois pas attribuer au *conatus* une finalité consciente, l'individu ne désire pas nécessairement en vue d'accroître sa puissance d'agir ; son désir exprime plutôt l'effort même par lequel il persévère dans son être.

C'est dans cette perspective que Spinoza développe sa théorie des affects. Il conçoit ceux-ci comme des modifications qui touchent à la fois le corps et l'esprit et qui ont pour effet d'accroître ou de diminuer la puissance d'agir

[6] Cette affirmation n'exclut pas le déterminisme spinoziste, puisque, chez Spinoza, l'individu est lui aussi constamment déterminé par les autres modes et par des causes extérieures.

de l'individu, de la favoriser ou, au contraire, de l'entraver. Ainsi, les affects renvoient non seulement aux affections corporelles, mais également aux idées que l'esprit se forme de ces affections. Spinoza précise à ce propos : « *J'entends par passions (affectus) ces affections de corps (affectiones) qui augmentent ou diminuent, favorisent ou empêchent sa puissance d'agir, et j'entends aussi en même temps les idées de ces affections.*» Baruch Spinoza, (1993 : 125). Une distinction doit cependant être établie entre les affects actifs et les affects passifs, nous agissons lorsque nous sommes la cause adéquate de ce qui se produit en nous, tandis que nous pâtissons lorsque nous n'en sommes qu'une cause partielle. Baruch Spinoza (1993 : 124-125). Parmi les affects fondamentaux, la joie désigne le passage d'une moindre à une plus grande perfection, c'est-à-dire une augmentation de la puissance d'agir, tandis que la tristesse désigne le passage inverse, correspondant à une diminution de cette puissance. Baruch Spinoza, (1993 : 136). Les affects ne constituent donc pas de simples états émotionnels subjectifs, ils expriment les variations de notre puissance d'agir qui résultent notamment des rapports que nous entretenons avec les autres modes et avec les causes extérieures. Cette théorie offre un cadre conceptuel à partir duquel il est possible d'interroger le capitalisme contemporain. Les mécanismes économiques, les stratégies publicitaires, les réseaux numériques et les logiques de consommation participent à la détermination des désirs individuels en orientant les aspirations vers certains objets, pratiques ou modèles de réussite. Une lecture inspirée de Spinoza conduit alors à examiner la nature des affects engendrés par ces mécanismes. Ceux-ci accroissent-ils la

puissance d'agir des individus et les rendent-ils davantage actifs ? Ou renforcent-ils, au contraire, leur dépendance à l'égard de causes extérieures, favorisant ainsi le développement d'affects passifs ?

Le capitalisme contemporain repose sur une mise en mouvement permanente des individus. Hartmut Rosa, (2012 : 22-24). Il stimule le désir, valorise l'initiative personnelle et encourage la créativité, la performance et le dépassement de soi. À première vue, cette mobilisation semble pouvoir s'accorder avec le *conatus*, entendu comme l'effort par lequel chaque individu persévère dans son être et déploie sa puissance d'agir. Cependant, dans l'analyse qu'en propose Frédéric Lordon, cette mobilisation des puissances individuelles n'est pas neutre, les désirs sont affectivement déterminés et orientés de manière à servir les objectifs propres aux rapports capitalistes, notamment la production, la rentabilité, la compétitivité et l'accumulation. Frédéric Lordon, (2010 : 132)

Il serait toutefois impropre, dans une perspective spinoziste, d'affirmer que le salarié est mû par un désir qui ne serait pas véritablement le sien. Un désir déterminé par des causes extérieures demeure le désir de l'individu qui en est affecté. Frédéric Lordon, (2010 : 123.) Le problème réside plutôt dans les mécanismes par lesquels les puissances conatives des individus sont enrôlées et leurs désirs orientés de manière à converger avec le désir de celui qui détient le pouvoir de les employer. C'est ce rapport que Lordon analyse à travers la notion de « désir-maître ». Frédéric Lordon, (2010 : 57.) Le désir-maître cherche à capter et à mobiliser

les puissances d'agir d'autrui afin de réaliser un projet qu'il ne pourrait accomplir par ses seules forces. Ainsi, les individus peuvent être conduits à « *s'activer pour la réalisation d'un projet qui n'est primitivement pas le leur* ». Frédéric Lordon, (2010 : 21.)

Le rapport salarial pose alors un problème particulier : comment amener les individus à mettre leur puissance d'agir au service d'un désir initialement extérieur à leurs propres projets ? Selon Lordon, le capitalisme produit différents mécanismes affectifs permettant cet enrôlement. La contrainte matérielle liée à la nécessité de reproduire son existence, mais aussi la promesse d'une consommation accrue, constituent ainsi des moyens d'obtenir « *l'alignement des conatus enrôlés sur le vecteur du conatus patronal capitaliste* ». Frédéric Lordon, (2010 : 57.) Le pouvoir du désir-maître ne consiste donc pas à introduire mécaniquement dans l'individu un désir qui lui serait totalement étranger, mais à produire les conditions affectives dans lesquelles ses propres désirs le conduisent à agir dans une direction compatible avec le projet du maître. Frédéric Lordon, (2010 : 154).

Lordon désigne ce processus par le concept de « colinéarisation ». Celle-ci consiste à produire un alignement aussi étroit que possible entre les désirs des individus enrôlés et le désir-maître. Frédéric Lordon, (2010 : 73.) Elle ne suppose cependant pas l'uniformisation complète des désirs. Les salariés peuvent travailler pour des motifs différents, nécessité matérielle, consommation, reconnaissance, intérêt pour l'activité ou désir de réussite,

tout en faisant converger leurs puissances d'agir vers la réalisation d'un même projet. La pluralité des désirs subsiste donc, mais le rapport de pouvoir tend à en orienter les effets dans une direction déterminée.

C'est à ce niveau que l'analyse de Lordon peut être rapprochée de la réflexion de Pascal sur les rapports entre unité et multitude[7]. Le problème ne réside pas dans l'unité comme telle, mais dans une unité qui se constitue indépendamment de la multitude et lui impose unilatéralement sa direction. Appliquée au rapport salarial, cette idée permet de comprendre la dimension potentiellement tyrannique du désir-maître, une puissance particulière cherche à subordonner une multiplicité de puissances d'agir à la réalisation de son propre projet. La critique porte ainsi moins sur les intentions psychologiques ou l'égoïsme personnel du capitaliste que sur la structure d'un rapport dans lequel le désir de l'un acquiert le pouvoir d'orienter et d'enrôler les puissances d'agir de la multitude.

Dans le capitalisme contemporain, le désir des salariés n'est pas seulement orienté de manière à s'aligner

[7] Chez Pascal, l'unité et la multitude ne sont pas simplement contradictoires : elles doivent s'articuler l'une à l'autre. La multitude qui ne parvient pas à former une unité risque de sombrer dans la confusion ; inversement, une unité qui cherche à supprimer ou à absorber la diversité de la multitude devient tyrannique. C'est précisément à partir de cette tension que nous pouvons établir un rapprochement entre Pascal et Lordon. En effet, chez Lordon, le système capitaliste peut être compris comme une puissance d'unification qui tend à soumettre la multiplicité des désirs individuels à une finalité commune : celle de l'organisation capitaliste et de l'accumulation du capital. Le problème n'est donc pas l'unité en elle-même, mais une unité qui se constitue au prix de la diversité de la multitude. Là où Pascal met en garde contre une unité qui ne dépend plus de la multitude et qui devient alors tyrannique, Lordon permet de penser concrètement les mécanismes par lesquels une organisation peut chercher à aligner la pluralité des désirs sur un désir directeur. Le rapprochement entre les deux auteurs réside ainsi dans une même interrogation : comment produire de l'unité sans abolir la pluralité qui la constitue ?

sur le désir-maître ; les dispositifs de l'entreprise peuvent également contribuer à produire de nouvelles dispositions désirantes chez les individus. Lordon désigne ce processus par le concept d'« épithumogénie[8] ». Selon ses termes, « *l'épithumogénie néolibérale se donne-t-elle pour tâche spécifique de produire à grande échelle des désirs qui n'existaient pas jusqu'alors* ». Frédéric Lordon, (2010 : 76.) Le capitalisme ne fonctionne donc pas uniquement par la contrainte économique, il agit également sur les structures affectives des individus en suscitant et en orientant certains de leurs désirs.

Lordon distingue à cet égard les désirs extrinsèques des désirs intrinsèques à l'activité. Dans le premier cas, le travail est désiré comme moyen d'obtenir un bien extérieur à l'activité elle-même, notamment le salaire et les possibilités de consommation qu'il procure. Dans le second, l'activité professionnelle devient elle-même source d'affects joyeux, l'individu peut rechercher dans son travail la reconnaissance, l'accomplissement personnel, le sentiment de compétence ou encore la réalisation de soi. Frédéric Lordon, (2010 : 76). L'une des caractéristiques du capitalisme néolibéral consiste précisément à chercher à produire ce second type d'investissement affectif. Le salarié peut alors s'engager activement dans la réalisation des objectifs de l'entreprise sans que la contrainte hiérarchique ait à s'exercer sur lui de manière constante et explicite. L'efficacité de l'enrôlement tient alors au fait que la réalisation du désir-maître peut devenir, au moins

[8] **Épithumogénie** vient du grec *epithymía*, qui signifie **désir, envie, convoitise**, é**pithumogénie** désigne donc **ce qui produit, fait naître ou stimule le désir**.

partiellement, une source de satisfaction pour l'individu lui-même. Frédéric Lordon, (2010 : 93.)

Cette situation peut être éclairée par la critique spinoziste du libre arbitre. Spinoza montre que les hommes se croient libres parce qu'ils sont conscients de leurs actions et de leurs désirs, tout en ignorant les causes qui les déterminent.Baruch Spinoza, (1993 : 99.) Il ne s'ensuit pas que toute liberté soit illusoire, mais plutôt que la conscience d'un désir ne suffit pas à établir que celui-ci procède d'une volonté indépendante de toute détermination extérieure. Appliquée à l'analyse de Lordon, cette idée permet de comprendre comment un salarié peut éprouver comme personnel un désir dont les conditions de formation sont pourtant largement sociales et institutionnelles. Le désir produit socialement n'est pas pour autant un « faux » désir ou un désir qui ne serait pas véritablement celui de l'individu, il est bien son désir, mais un désir dont il convient d'interroger les causes et les conditions de production.

Un rapprochement peut alors être établi avec l'analyse développée par Herbert Marcuse dans *L'Homme unidimensionnel*. Sans confondre leurs cadres théoriques respectifs, Lordon et Marcuse permettent tous deux de penser des formes de domination qui ne reposent pas exclusivement sur la coercition directe. Dans les sociétés industrielles avancées analysées par Marcuse, le développement technique et la satisfaction de certains besoins contribuent également à l'intégration des individus dans l'ordre social existant. Marcuse écrit ainsi :

> « Le progrès technique renforce tout un système de domination et de coordination qui, à son tour, dirige le progrès et crée des formes de vie (et de pouvoir) qui semblent réconcilier avec le système les forces opposantes, et de ce fait rendre vaine toute protestation au nom des perspectives historiques, au nom de la libération de l'homme. » Herbert Marcuse, (1968 : 18).

La capacité d'intégration du système tend ainsi, selon Marcuse, à affaiblir ou à neutraliser certaines forces susceptibles de remettre en question l'ordre existant. Le rapprochement avec Lordon devient alors particulièrement fécond, là où Marcuse analyse la production des besoins et l'intégration des individus à la société industrielle avancée, Lordon permet, à partir de Spinoza, d'envisager la production et l'orientation des désirs comme des mécanismes affectifs de l'enrôlement capitaliste.

3. Aliénation et affects tristes : une lecture spinoziste du malaise contemporain au Mali

Dans une perspective inspirée de Spinoza, certaines transformations économiques engagées au Mali depuis les années 1990, notamment dans le contexte des politiques de libéralisation et d'une intégration accrue à l'économie mondiale, Aminata D. Traoré, (1999 : 10) peuvent être interrogées quant aux affects qu'elles contribuent à produire. Lorsque ces transformations entraînent une précarisation des conditions d'existence ou une diminution des possibilités d'action des individus, elles peuvent

constituer un terrain favorable à la production d'affects tristes[9]. Chez Spinoza, la tristesse désigne en effet le passage d'une plus grande à une moindre perfection, c'est-à-dire une diminution de la puissance d'agir de l'individu. Baruch Spinoza, (1993 : 16). Il ne s'agit pas de considérer que l'individu serait alors « séparé » de son *conatus*, puisque celui-ci constitue l'effort même par lequel chaque chose persévère dans son être, mais d'examiner les conditions dans lesquelles sa puissance d'agir peut être diminuée et sa dépendance à l'égard des causes extérieures accrue.

La servitude ne signifie pas que l'individu serait privé de toute puissance ou qu'il pourrait devenir absolument indépendant des causes extérieures. Elle désigne plutôt une situation dans laquelle l'individu, soumis à des affects dont il n'est pas la cause adéquate, se trouve davantage déterminé par les puissances extérieures qui l'affectent. La question devient alors celle des rapports économiques et sociaux qui augmentent ou diminuent la puissance d'agir des individus.

Dans le contexte malien, cette problématique peut être appliquée à l'analyse des transformations du marché du travail, de la précarité économique, de l'importance du secteur informel et des difficultés d'insertion professionnelle. Toutefois, ces phénomènes ne doivent pas être appréhendés uniquement comme des réalités économiques, ils soulèvent également la question philosophique de l'autonomie des individus et des États face aux contraintes économiques. À cet égard, Aminata D.

[9] « J'entends par affect triste une *passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection.*»

Traoré met en cause les rapports de dépendance qui, selon elle, continuent de peser sur les États africains malgré la fin officielle de la colonisation :

> « Nous ne sommes, théoriquement, plus des colonies, mais nos pays sont soumis à des réformes économiques et structurelles draconiennes que nous n'avons pas demandées, à propos desquelles la majorité de la population n'est pas consultée et qui, de surcroît, appauvrissent et assujettissent » Traoré, (1999 : 10).

Cette critique permet de déplacer l'analyse du seul terrain économique vers celui de l'autonomie politique et sociale. Amadou Toumani Touré souligne l'asymétrie qui caractérise la relation entre les bailleurs de fonds et les dirigeants des pays bénéficiaires de l'aide, ainsi que les contraintes qu'elle fait peser sur l'autonomie de ces derniers : « *Personne ne peut respecter les conditions exigées par certains bailleurs de fonds. Elles sont tellement compliquées qu'eux-mêmes éprouvent des difficultés à nous les faire comprendre. Ce n'est pas un partenariat, mais c'est relation de maître à élève.* » Aminata Traoré, (2010 : 16)

En effet, si les orientations économiques déterminantes pour une société échappent en partie à la délibération collective, il devient possible de s'interroger sur la capacité réelle de cette société à déterminer elle-même les conditions de son développement. La dépendance économique apparaît alors non seulement comme une contrainte matérielle, mais également comme un problème relatif à l'autonomie et à la liberté collective. Dans cette

perspective, la progression des logiques marchandes peut également être interrogée à partir de ses effets sur les rapports sociaux et sur les formes de dépendance économique. Il convient néanmoins d'éviter d'en déduire que l'ensemble de la société malienne serait régi par la seule rationalité marchande. Les échanges économiques coexistent avec d'autres formes de relations sociales fondées notamment sur les liens familiaux, communautaires, l'entraide et la solidarité. L'enjeu philosophique consiste donc moins à affirmer une domination absolue du marché qu'à examiner dans quelle mesure son extension transforme les rapports sociaux, les conditions d'existence et les possibilités d'autonomie des individus et des collectivités.

À ces servitudes économiques peuvent s'ajouter de nouvelles formes de production sociale des aspirations. La diffusion, notamment par les médias et les réseaux numériques, de représentations de la réussite associées à la richesse matérielle, à la consommation, à la performance ou à la réussite individuelle. Lorsque les aspirations socialement valorisées excèdent durablement les possibilités économiques dont disposent les individus, le décalage qui en résulte peut être interrogé quant aux affects qu'il est susceptible d'engendrer. La frustration, le sentiment d'échec ou la dévalorisation de soi peuvent alors être interprétés, dans une perspective spinoziste, comme des affects susceptibles de diminuer la puissance d'agir. Le problème philosophique ne consiste donc pas à opposer un individu originellement libre à des contraintes économiques qui viendraient extérieurement l'aliéner, mais à déterminer comment certains rapports économiques, sociaux et

affectifs modifient sa puissance d'agir, accroissent sa passivité ou, au contraire, lui permettent de composer avec d'autres puissances et d'augmenter sa capacité d'action.

Cette dynamique peut être renforcée par l'expansion des technologies de l'information et de la communication. Si celles-ci offrent de nouvelles possibilités économiques et facilitent l'accès à l'information, elles participent également à la circulation de représentations mondialisées de la réussite et de la consommation. Dans une perspective spinoziste, les désirs ainsi suscités ne peuvent être considérés comme l'expression d'une volonté absolument libre et indépendante des causes qui la déterminent. Ils résultent d'un ensemble de déterminations affectives et sociales dont les individus n'ont pas nécessairement une connaissance adéquate.

Cette grille d'analyse pourrait être appliquée à certaines formes contemporaines d'organisation du travail au Mali, notamment dans les secteurs où se diffusent des pratiques managériales valorisant l'autonomie, la motivation, l'esprit d'équipe, le leadership, la performance ou l'épanouissement professionnel. Une telle application suppose cependant d'établir empiriquement la présence et les modalités de ces pratiques dans les entreprises maliennes concernées. Lorsqu'elles sont effectivement mises en œuvre, ces pratiques peuvent être interprétées comme des dispositifs cherchant à produire une convergence entre les aspirations des salariés et les objectifs de l'entreprise. La réalisation du projet de l'organisation peut alors devenir, au moins partiellement, une source de satisfaction, de

reconnaissance ou d'accomplissement pour les individus qui y participent. La contrainte hiérarchique explicite n'est dès lors plus le seul moyen d'obtenir leur engagement.

Cette perspective permet de comprendre que la domination économique ne repose pas exclusivement sur la coercition. Elle peut également s'inscrire dans les affects et les désirs des individus. La recherche de sécurité économique, de reconnaissance sociale, de réussite professionnelle ou d'accomplissement personnel peut conduire les salariés à investir fortement leur activité et, par là même, à contribuer au maintien de rapports qui peuvent simultanément les subordonner. Il ne faut cependant pas interpréter cette situation comme la preuve d'une manipulation systématique et intentionnelle des individus. Dans une perspective spinoziste et lordonienne, il s'agit plutôt d'analyser l'ensemble des mécanismes économiques, institutionnels, sociaux et affectifs qui participent à la détermination des désirs et à l'orientation des puissances d'agir.

4. Vers une émancipation du *conatus* au Mali

Dans le contexte malien, penser à partir du *conatus* conduit moins à rechercher les conditions d'un « *conatus* libéré » qu'à s'interroger sur les rapports susceptibles d'accroître ou de diminuer la puissance d'agir des individus face aux transformations économiques contemporaines. Depuis les années 1990, les politiques de libéralisation économique, les programmes d'ajustement structurel, les privatisations et l'intégration accrue du Mali à l'économie

mondiale ont contribué à transformer les conditions économiques et sociales dans lesquelles évoluent les travailleurs. Les effets de ces transformations peuvent être interrogés, dans une perspective spinoziste, quant à leur capacité à accroître ou à diminuer la puissance d'agir des individus et à renforcer leur dépendance à l'égard de certaines contraintes économiques.

Dans le contexte malien, penser les conditions d'un accroissement de la puissance d'agir conduit à s'interroger sur les conditions matérielles, sociales et institutionnelles susceptibles de favoriser ou, au contraire, d'entraver la capacité d'action des individus. Dans cette perspective, il ne s'agirait pas seulement d'améliorer les revenus ou de créer des emplois, mais également de renforcer la capacité des individus à prendre part aux décisions qui concernent les conditions et l'organisation de leur activité. Sans assimiler la philosophie spinoziste à la sagesse populaire bambara, cette exigence de participation peut trouver un écho dans le proverbe cité par Joseph Ki-Zerbo : « *On ne peut pas coiffer quelqu'un en son absence* » (Ki-Zerbo, 2003/2013 : 209). Dans un registre différent de celui de Spinoza, ce proverbe permet de souligner les limites d'une transformation sociale qui serait pensée et conduite indépendamment de ceux qu'elle concerne. L'accroissement de la puissance d'agir suppose ainsi de considérer les individus non comme de simples bénéficiaires passifs des transformations économiques et sociales, mais comme des acteurs susceptibles de participer à la détermination de leurs conditions d'existence.

Cette participation peut également comporter une dimension réflexive. Il ne s'agit toutefois pas seulement d'un retour introspectif de l'individu sur lui-même, mais d'une capacité à mieux comprendre sa situation ainsi que les rapports et les causes qui la déterminent. C'est dans cette perspective que peut être interrogée la notion de « retour sur soi » évoquée par Iba Fall (2010 : 145). Sans identifier cette notion à la conception spinoziste de la connaissance, ce retour sur soi désigne une démarche de connaissance critique de ses propres conditions historiques, sociales et culturelles.

Sur le plan socio-économique, cette perspective peut conduire à s'interroger sur les conditions d'un travail qui ne constitue pas uniquement un moyen de subsistance, mais qui puisse également favoriser la créativité, la reconnaissance sociale et le développement des capacités d'action des individus. Dans le contexte malien, la valorisation des savoir-faire locaux, des initiatives communautaires, des coopératives et de certaines formes d'économie solidaire peut ainsi être interrogée quant à sa capacité à favoriser l'accroissement des puissances d'agir individuelles et collectives.

Cette perspective trouve un point d'appui important dans la philosophie de Spinoza. Si le *conatus* désigne l'effort propre à chaque chose singulière pour persévérer dans son être, la puissance d'agir de l'individu se déploie nécessairement dans des rapports avec d'autres modes. L'individu n'est jamais absolument isolé, les rencontres qu'il effectue peuvent augmenter ou diminuer sa puissance selon

la manière dont les puissances en présence se composent ou s'opposent.

Dans le contexte malien, cette dimension relationnelle de la puissance d'agir peut fournir une grille de lecture des solidarités communautaires, des coopératives agricoles, des associations ainsi que des organisations de femmes et de jeunes. Dans une perspective spinoziste, il ne s'agit toutefois pas à proprement parler de « libérer » le *conatus*, puisque celui-ci désigne l'effort par lequel chaque être persévère dans son être, mais d'examiner les conditions dans lesquelles la puissance d'agir des individus peut s'accroître. À cet égard, la composition des puissances individuelles dans l'action collective constitue une piste particulièrement féconde.

Dans le contexte malien, cette conception permet d'interroger le rôle que peuvent jouer les différentes formes de solidarité et de coopération dans l'accroissement de la puissance d'agir. Dans cette perspective Joseph Ki-Zerbo souligne ainsi la nécessité d'une réponse collective aux formes contemporaines de domination : « *On ne peut pas se retrancher dans son petit fief et dire qu'on résistera à la mondialisation tout seul, en privé, de façon autarcique* » (Ki-Zerbo, 2003/2013, p. 206). Cette affirmation ne relève certes pas du même cadre conceptuel que celui de Spinoza, mais elle permet de souligner, dans un autre registre, les limites d'une résistance strictement individuelle. Cette conception de la coopération peut ainsi trouver un écho dans le proverbe selon lequel « *un seul doigt ne saurait prendre un caillou* » (N'Diaye, 2010, p. 94). Celui-ci souligne, les limites

de l'action isolée et l'importance de la coopération dans la réalisation de certaines fins communes. Le rapprochement permet ainsi de mettre en évidence une intuition convergente, l'individu peut accroître sa capacité d'action en composant sa puissance avec celle des autres. Dans une perspective spinoziste, lorsque cette composition s'effectue sous la conduite de la raison et dans la recherche de l'utilité commune, l'accroissement de la puissance individuelle peut aller de pair avec celui de la puissance collective.

L'accroissement de la puissance d'agir ne peut être pensé indépendamment des rapports collectifs et institutionnels dans lesquels les individus sont engagés. Il conduit ainsi à s'interroger sur la construction d'institutions susceptibles de favoriser la coopération, la solidarité et la participation des individus à la détermination de leurs conditions d'existence.[10] Dans une perspective inspirée de Spinoza, l'enjeu ne consiste pas à opposer abstraitement l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, mais à rechercher les formes d'organisation dans lesquelles les puissances individuelles peuvent se composer favorablement et dans lesquelles la recherche de l'utile propre peut converger avec celle de l'utilité commune. La puissance d'agir ne serait alors pas envisagée exclusivement sous l'angle de sa mobilisation

[10] *À* cet égard, il apparaît indispensable de réhabiliter les institutions traditionnelles de solidarité qui ont longtemps structuré les sociétés africaines. Celles-ci reposent sur une conception relationnelle de l'être humain, envisagé comme intrinsèquement lié non seulement à la nature, mais également à l'ensemble des êtres vivants et des éléments qui composent son environnement, qu'ils soient humains, animaux, végétaux ou minéraux. Dans cette perspective, l'intérêt individuel ne saurait être dissocié de l'intérêt collectif ; il s'y inscrit au contraire comme l'une de ses composantes essentielles. Une telle conception constitue un fondement éthique susceptible de favoriser un usage des technologies numériques orienté vers le bien commun plutôt que vers la seule satisfaction des intérêts particuliers.

au service de l'accumulation privée, mais également à partir de sa capacité à contribuer à l'amélioration des conditions communes d'existence.

Si l'on choisit de parler d'une « libération » du *conatus* ou d'une désaliénation sociale, ces expressions ne doivent cependant pas être comprises comme le retour à un individu originellement indépendant des déterminations extérieures. Une telle conception serait incompatible avec le déterminisme spinoziste. L'individu, en tant que mode fini, demeure nécessairement pris dans un réseau de causes et affecté par d'autres modes. Il ne s'agit donc pas de soustraire le désir à toute détermination extérieure, mais de comprendre plus adéquatement les causes qui contribuent à le déterminer et de favoriser des rapports susceptibles d'accroître la puissance d'agir.

Cette perspective conduit ainsi à examiner les formes de coopération susceptibles de permettre une composition favorable des puissances individuelles. Spinoza affirme que les hommes conduits par la raison « *ne désirent rien pour eux-mêmes qu'ils ne le désirent aussi pour les autres* ». Baruch Spinoza, (1993 : 241.) La recherche rationnelle de l'utile propre ne s'oppose donc pas nécessairement à l'utilité commune, sous la conduite de la raison, les individus peuvent découvrir dans la coopération avec autrui une condition de l'accroissement de leur propre puissance. Dans le cadre de la présente réflexion, cette conception permet de privilégier des formes institutionnelles dans lesquelles l'accroissement de la puissance individuelle peut aller de pair avec celui de la puissance collective.

Cette problématique trouve un écho, dans le contexte malien, dans l'affirmation d'Aminata Dramane Traoré selon laquelle « *il n'y a de richesse que d'hommes et de femmes* ». Aminata D. Traoré, (1999 : 167.) Sans identifier cette conception à celle de Spinoza, cette affirmation invite à interroger une définition de la richesse qui ne serait pas exclusivement fondée sur l'accumulation matérielle ou la croissance économique. Dans le cadre de notre analyse, elle permet de mettre l'accent sur les capacités d'action des individus, leurs savoirs, leurs compétences, leurs possibilités de coopération et les ressources sociales dont ils disposent. Le développement peut alors être interrogé non seulement à partir de l'accroissement des richesses matérielles, mais également en fonction de sa capacité à créer des conditions sociales, politiques et institutionnelles favorables à l'augmentation de la puissance d'agir individuelle et collective.

À partir de cette perspective, le progrès peut être appréhendé non seulement en fonction de l'accumulation des richesses matérielles, mais également à partir de l'élargissement effectif des possibilités d'action et de l'accroissement de la puissance d'agir des individus. Il s'agit alors de s'interroger sur les conditions économiques, sociales et institutionnelles qui permettent aux individus de devenir davantage actifs et d'entrer dans des rapports susceptibles d'accroître leur puissance. Dans le cadre de notre réflexion sur le Mali, ce critère conduit à accorder une attention particulière à l'éducation, à la santé, à la sécurité économique, à la participation politique, à la valorisation des ressources et des savoir-faire locaux ainsi qu'au

renforcement des capacités d'action individuelles et collectives. Il ne s'agit pas d'opposer systématiquement les ressources locales à l'intégration dans l'économie mondiale, mais d'évaluer ces différentes formes d'organisation et d'intégration en fonction de leurs effets concrets sur la puissance d'agir des populations.

Ainsi comprise, la « libération du *conatus* » ouvre une réflexion éthique et politique sur les conditions d'un développement centré sur l'accroissement des capacités d'action humaines. Il ne s'agit pas uniquement de critiquer les effets du capitalisme mondialisé, mais également d'interroger et de construire des institutions économiques et sociales susceptibles de favoriser une composition des puissances dans laquelle la recherche de l'utile propre puisse converger avec celle de l'utilité commune. Dans le contexte malien, une telle orientation conduit à penser le développement non comme une fin exclusivement mesurée par l'accumulation économique, mais comme la création de conditions matérielles, sociales et politiques permettant l'accroissement de la puissance d'agir individuelle et collective. La coopération, la participation et la recherche de l'utilité commune peuvent alors constituer des critères permettant d'évaluer les institutions et les politiques de développement à partir de leurs effets réels sur les possibilités d'action des individus et des collectivités.

Conclusion

Cette étude avait pour objectif d'analyser le *conatus* spinoziste à l'épreuve du capitalisme contemporain dans le

contexte malien. L'analyse a montré que le *conatus*, entendu comme l'effort par lequel chaque individu persévère dans son être et cherche à accroître sa puissance d'agir, permet de comprendre la tension entre désir d'autonomie et rapports de dépendance. En effet, le capitalisme contemporain ne repose pas uniquement sur des contraintes extérieures, il mobilise également les aspirations des individus à l'autonomie, à la réussite et à l'amélioration de leurs conditions d'existence. Ainsi, l'entrepreneuriat, l'initiative individuelle et la recherche de réussite peuvent exprimer la puissance d'agir, tout en étant inscrits dans des rapports économiques susceptibles de produire précarité, concurrence et dépendance.

Dans le contexte malien, cette tension apparaît notamment à travers la précarité de l'emploi, l'importance de l'économie informelle, les difficultés d'insertion économique et certaines formes de dépendance à l'égard des marchés et des capitaux extérieurs. L'analyse confirme ainsi l'ambivalence du *conatus* formulée dans notre hypothèse : la puissance désirante des individus peut être orientée vers des mécanismes qui entretiennent leur dépendance, sans pour autant être entièrement supprimée. Dans une perspective spinoziste, cette même puissance peut devenir un principe d'émancipation lorsque les individus comprennent davantage les causes qui les déterminent et construisent des relations permettant d'accroître leur puissance individuelle et collective d'agir.

La portée utilitaire de cette étude réside alors dans la grille de lecture qu'elle propose pour penser les réalités

économiques et sociales maliennes. Elle invite à évaluer le développement non seulement à partir de la croissance économique ou de la réussite individuelle, mais également à partir de la capacité réelle des individus et des collectivités à agir sur leurs conditions d'existence. Cette perspective peut contribuer à la réflexion sur les politiques d'emploi, l'entrepreneuriat, la formation, les solidarités économiques et les formes de coopération susceptibles de renforcer l'autonomie des acteurs.

En définitive, la pensée de Spinoza permet de concevoir l'émancipation non comme la suppression du désir, mais comme sa réappropriation. Le défi consiste dès lors à créer des conditions économiques et sociales dans lesquelles les aspirations individuelles puissent se composer avec des formes de solidarité et d'action collective. Dans le contexte malien, penser le développement à partir du *conatus* revient ainsi à faire de l'accroissement de la puissance individuelle et collective d'agir un critère essentiel de l'émancipation.

Bibliographie

N'DIAYE Issa, 2010, « Indépendance politique et développement en Afrique : bilan et vision du futur. À la recherche de l'esprit et de la tradition démocratiques en Afrique », in *Actes du colloque international sur le cinquantenaire des indépendances africaines*, numéro spécial.

FALL Iba 2010. Crise de la socialisation au sénégal, *Suivi de : Réflexion sur les ontologies bambara et peule en*

rapport avec la crise ontologique mondiale, L'Harmattan-Sénégal, Dakar

LORDON Frédéric, 2010. *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*, La fabrique éditions, Paris

LORDON Frédéric, 2003, « *Conatus* et institutions : pour un structuralisme énergétique », *L'Année de la régulation*, n° 7 (2003), pp. 111-146

MARCUSE Herbert, 1968. *L'homme unidimensionnel Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Les éditions de Minuit, Paris

ROSA Hartmut, 2012. *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, trad. Thomas Chaumont, Editions La Découverte, Paris

SPINOZA Baruch, 1993. *L'Éthique démontrée selon la méthode géométrique et divisée en cinq parties*, trad. Armand Guérinot, Éditions Ivrea, Paris

TRAORE Aminata Dramane, 1999. *L'Etau, l'Afrique dans un monde sans frontières*, Actes sud, Arles

TRAORE Aminata Dramane, 2010. *L'Afrique humiliée*, Librairie Arthème Fayard, coll. Pluriel, Paris

ZERBO Joseph Ky, 2013. *À Quand l'Afrique? Entretien avec René Holenstein*. Editions d'en bas, Lausanne